



Le destin d'une soeur grise de Montréal dans la Prairie : contribution d'une « vie » anonyme au débat sur l'approche biographique en histoire

Dominique Laperle

Volume 85, Number 1-2, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064564ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064564ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laperle, D. (2019). Le destin d'une soeur grise de Montréal dans la Prairie : contribution d'une « vie » anonyme au débat sur l'approche biographique en histoire. *Études d'histoire religieuse*, 85(1-2), 39–58.
<https://doi.org/10.7202/1064564ar>

Article abstract

This article seeks to measure the contribution of the biographical elements of the life of Reine Saint-Jacques, a Grey Nun, to the history of the healthcare system in western Canada. More broadly, this text aspires to understand in the context of the debate on the biographical approach in history, the impacts of a nun whose path seems ordinary.

Le destin d'une sœur grise de Montréal dans la Prairie : contribution d'une « vie » anonyme au débat sur l'approche biographique en histoire¹

Dominique Laperle²

Résumé : Ce texte cherche à mesurer l'apport des éléments biographiques de la vie de Reine Saint-Jacques, une sœur grise, à l'histoire du développement des soins de santé dans l'Ouest du Canada. Plus largement, il aspire à comprendre, dans le cadre du débat sur l'approche biographique en histoire, les impacts d'une religieuse dont le parcours semble ordinaire.

Abstract : This article seeks to measure the contribution of the biographical elements of the life of Reine Saint-Jacques, a Grey Nun, to the history of the healthcare system in western Canada. More broadly, this text aspires to understand in the context of the debate on the biographical approach in history, the impacts of a nun whose path seems ordinary.

Le renouveau des études biographiques n'est pas sans lien avec l'appétit du public à l'égard des destins particuliers, des figures emblématiques, voire héroïques qui, à force d'acharnement, de résilience ou plus simplement,

1. Version remaniée d'une communication présentée à l'occasion du 85^e congrès annuel de la SCHEC tenu à l'Université de Saint-Boniface, à Winnipeg. Je tiens à remercier Mélanie Lanouette et les lecteurs anonymes pour leurs judicieux commentaires sur les versions préalables de cet essai. Mes remerciements vont aussi à Mylène Laurendeau, archiviste des Sœurs grises de Montréal, pour son soutien indéfectible lors de la recherche.

2. Dominique LAPERLE (Ph. D., UQAM, 2013) enseigne au Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie et au Département de didactique de l'Université de Montréal. Il est aussi chercheur associé à la Chaire J.-M. R. Tillard sur la vie religieuse du Collège dominicain d'Ottawa et professeur invité à l'Institut de pastorale de ce même collège. Il a récemment publié *Entre concile et Révolution tranquille, les religieuses au Québec, une fidélité créative* (Médiaspaul, 2015).

de leur fidélité à leurs rêves ou à leurs croyances, se sont dépassées. Les biographies romancées ou érudites se multiplient et connaissent un indéniable succès d'estime ou de ventes. Au-delà des clichés ou des réflexions sur la marchandisation abusive des vies célèbres, l'approche biographique permet notamment de réfléchir sur les destins des individus au sein d'une collectivité.

Le retour en faveur de la biographie au sein de la discipline historique est plutôt récent. L'École des Annales a inspiré des approches renouvelées³. François Dosse notait dans son ouvrage consacré à ce sujet que plusieurs chercheurs se méfiaient d'une telle entreprise d'écriture, car la subjectivité des auteurs, les projections psychologiques et les anachronismes ne menaient qu'à l'illusion d'une vie saisie dans sa totalité. Des pans entiers de ces vies restent empreints de mystères et en disent plus sur le monde du biographe que du biographié lui-même⁴.

Néanmoins, des voix fortes sont venues réaffirmer l'apport du domaine biographique en histoire comme complément de l'étude des structures sociales et des comportements collectifs⁵ ou comme moyen pour caractériser un groupe⁶. Depuis, grâce à de nombreuses biographies individuelles⁷ ou collectives⁸, l'influence de la micro-histoire⁹ et de la prosopographie¹⁰, il est possible d'exemplifier des cas particuliers et de contribuer ainsi à une meilleure intelligence des structures, des rapports entre les rôles et les fonctions ainsi que de l'influence des acteurs. Alors, une question se pose : est-ce que n'importe quel cas-type peut parfaitement incarner le devenir

3. François DOSSE, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011 [2005], p. 213 et *supra*.

4. Pierre BOURDIEU, «L'illusion biographique», *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63 (juin 1986), p. 69-72.

5. Jacques LE GOFF, «Comment écrire une biographie aujourd'hui?», *Le Débat*, vol. 2, n° 54 (mars-avril 1989), p. 48-53; Voir son *Saint Louis*, Paris, Gallimard (coll. «Quarto»), 2004 [1996], p. 173-983.

6. Giovanni LEVI, «Les usages de la biographie», *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 44, n° 6 (1989), p. 1130.

7. Parmi les biographies les plus célèbres, outre celle de saint Louis déjà citée, notons celle de Peter BROWN, *La vie de saint Augustin*, Paris, Seuil (coll. «Point»), 2001 [1967], 675 p. ou celle de Ian KERSHAW, *Hitler*, Paris, Flammarion, 2008 [1999], 1200 p.

8. Deux exemples de ce genre : Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, 1992, Paris, Tallandier (coll. «Texte»), 2007, 367 p.; Sabina LORIGA, *Soldats. Un laboratoire disciplinaire, l'armée piémontaise au XVIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, 308 p.

9. L'univers d'un meunier du Frioul, Carlo GINZBURG, *Le fromage et les vers*, Paris, Aubier, 1980, 222 p.

10. Claude NICOLET, «Prosopographie et histoire sociale : Rome et l'Italie», *Annales*, vol. 25, n° 5 (1970), p. 1209-1228; Lawrence STONE, «Prosopography», *Dædalus*, vol. 100, n° 1 (hiver 1971), p. 46-79.

collectif de son groupe d'appartenance ? Cette question n'est pas sans importance si l'on juge les publications récentes d'historiens francophones comme celles d'Alain Corbin¹¹, d'Ivan Jablonka¹², de Patrick Boucheron¹³ ou de Dominique Kalifa avec Philippe Artières¹⁴. Tous ces cas ont renouvelé le domaine des études biographiques en se jouant des conventions habituelles de rédaction, en poussant la réflexion théorique plus loin et surtout, en capitalisant sur une transparence réelle sur leurs horizons d'attente, le lien développé avec le sujet et surtout, l'assurance réfléchie que leur contribution demeure un acte narratif marqué de subjectivité qui ne clôt d'aucune manière le sujet.

En histoire religieuse au Québec et au Canada, le genre biographique ne semble pas avoir été encore touché par cette tendance nouvelle. Il faut bien dire que le champ littéraire religieux demeurerait – encore tout récemment – hétéronome, car l'accès à certaines archives dépendent largement des autorisations voulues par les communautés. Certes, entre les « vies » des figures fondatrices publiées entre le XVII^e et le milieu du XX^e siècle¹⁵ et les écrits universitaires à caractère traditionnel qui leur font suite, un grand fossé s'est creusé¹⁶.

Ces derniers s'inscrivent dans cette voie érudite qui tente, avec des résultats inégaux, d'historiciser l'action d'une figure fondatrice de communautés dans son contexte social. Ces auteurs offrent une mine d'informations historiques et techniques, mais confrontent les congrégations parfois à une réappropriation difficile ou éludent certains problèmes.

11. Alain CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, Paris, Flammarion, 2016 [1998], 360 p.

12. Ivan JABLONKA, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Paris, Seuil, 2012, 426 p.

13. Patrick BOUCHERON, *Léonard et Machiavel*, Paris, Verdier, 2008, 218 p.

14. Philippe ARTIÈRES et Dominique KALIFA, *Vidal, le tueur de femmes*, Paris, Verdier, 2017, 366 p.

15. Pour une discussion nuancée sur les distinctions à faire entre « vies » et écrits hagiographiques, voir Lucie ROBERT, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3 (septembre-décembre 2003), p. 433-453.

16. Giselle HUOT, *Une femme au séminaire : Marie de la Charité (1852-1920), fondatrice de la première communauté dominicaine au Canada (1887)*, Montréal, Bellarmin, 1987, 525 p ; Denise ROBILLARD, Émilie Tavernier-Gamelin, Montréal, Méridien, 1988, 330 p. ; Émilien LAMIRANDE, Élisabeth Bruyère (1818-1876), fondatrice des Sœurs de la charité d'Ottawa (Sœurs grises), Montréal, Bellarmin, 1993, 802 p. ; Guy-Marie OURY, *Les Ursulines de Québec, 1659-1853*, Sillery, Septentrion, 1999, 378 p. ; Patricia SIMPSON, *Marguerite Bourgeoys et Montréal, 1640-1665*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, 269 p ; *Marguerite Bourgeoys et la Congrégation de Notre-Dame, 1665-1700*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2007, 303 p.

En effet, il n'est pas toujours aisé pour les congrégations religieuses de recadrer une image héroïque de fondation avec celle plus banale d'un besoin social dans une paroisse¹⁷ ou d'une scission entre une communauté mère et ses fondations diocésaines¹⁸. Dans d'autres cas, la recherche compromet une certaine tradition hagiographique en remettant à l'avant-plan des tensions entre le clergé masculin et les femmes, les incertitudes vocationnelles de certaines fondatrices¹⁹, la déposition ou l'expulsion de certaines d'entre elles par l'épiscopat²⁰. Certes, des exceptions existent comme la biographie consacrée par Jean Hamelin au fondateur de la Fraternité sacerdotale qui laisse une grande place aux aspects psychologiques, mais cela reste une exception²¹. L'analyse de destins moins célèbres est donc susceptible d'apporter du neuf, car rien ne nie la capacité d'un individu plus humble à témoigner d'un cheminement collectif.

C'est ce que cet article se propose de faire à travers une étude de cas, celle de Reine Saint-Jacques (1890-1974), mon arrière-grande-tante maternelle devenue sœur grise, qui a passé la plus grande partie de sa vie active dans des hôpitaux du Manitoba et de la Saskatchewan. Les obédiences et les promotions de cette sœur ne se distinguent pas de celles des autres membres de sa congrégation qui ont contribué à son expansion et à son succès, ce qui en fait un cas intéressant d'analyse, car on ne peut pas dire qu'elle est la victime d'un oubli injustifiable ou que sa vie fut

17. La congrégation des Sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours passe à travers un débat douloureux sur la question du rôle primat de Virginie Fournier et de l'abbé Brousseau. Voir Gaétane GUILLEMETTE, «Un tournant à risque. Le difficile passage de la décomposition à la reconstitution de la congrégation des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours», thèse de doctorat (sciences religieuses), Université Laval, 2003, p. 304.

18. Les débats chez les différentes branches des Sœurs de la charité (Sœurs grises) sur les rôles respectifs de Marguerite d'Youville et des fondatrices des branches d'Ottawa, de Saint-Hyacinthe et de Québec, pour ne nommer que les principales, sont particulièrement éloquents. Voir Susan P. HUDSON, *The Quiet Revolutionaries. How the Grey Nuns Changed the Social Welfare Paradigm of Lewiston, Maine*, New York, Routledge, 2006, p. XIV.; É. LAMIRANDE, *Élisabeth Bruyère*, p. 88 et *supra*; Nive VOISINE et Yvonne WARD, *Histoire des Sœurs de la Charité de Québec*, tome 1, Québec, MNH, 1998, p. 83 et *supra*.

19. Voir le cas d'Ida Lafricain chez les Missionnaires oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée dans Rosa BRUNO-JOFRÉ, *Vision and Mission. The Missionary Oblate Sisters*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, p. 14.

20. Marita-Constance SUPAN, i.h.m., «Dangerous Memory. Mother M. Theresa Maxis Duchemin and the Michigan Congregation of the Sisters, IHM», dans Sisters Servants of the Immaculate Heart of Mary, *Building Sisterhood*, Syracuse, Syracuse University Press, 1997, p. 31-67. Au Québec, les cas sont nombreux. Mentionnons celui d'Esther Blondin chez les Sœurs de Sainte-Anne. Voir COLLECTIF CLIO, *Histoire des femmes au Québec*, Montréal, Le Jour, 1992, p. 238.

21. Jean HAMELIN, *Je veux devenir un saint. Le père Eugène Prévost (1860-1946)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, 647 p.

brisée par des événements tragiques. Le dialogue entre le rôle individuel de cette femme qui s'est consacrée à l'établissement et au fonctionnement de certaines institutions sanitaires dans l'Ouest canadien, et les récits canoniques collectifs des Sœurs grises dans la région, ainsi que les histoires officielles de ces institutions, éclaire un peu plus l'expérience et l'apport des femmes à l'histoire du Canada²². Quels effets de connaissance peut-on attendre d'une étude de cas comme celle-ci? Qu'est-ce que les traces ou les silences dans les archives nous révèlent sur cette sœur en marge des grandes décisions de sa congrégation et sur les enjeux du développement des provinces et des institutions de l'Ouest? C'est ce que cette étude cherchera à savoir à travers trois dimensions dans lesquelles sa vie s'est déployée : ses obédiences, sa foi et son réseau personnel.

Une sœur parmi tant d'autres

Sœur Reine Saint-Jacques n'est pas un cas limite exceptionnel, ni une personne totalement anonyme dont la «renaissance» tient à l'assemblage de traces dont aucune n'a été produite par le désir de construire l'existence, comme dans le cas étudié par Alain Corbin²³. Il s'agit d'une de ces milliers de femmes qui s'est librement jointe à l'une des congrégations religieuses catholiques actives au Québec et au Canada. Elle s'est retrouvée dans une institution dont les modalités de fonctionnement appelaient ses membres à exercer un apostolat quotidien dans une humilité silencieuse pour la plus grande gloire de Dieu. Ce silence tout relatif – on lui connaît cinq lettres personnelles²⁴ – profite pourtant de deux sources fondamentales. D'abord, sa communauté, les Sœurs de la charité de l'hôpital général de Montréal, dites Sœurs grises, une communauté fondée par Marguerite d'Youville de la Jemmerais au XVIII^e siècle afin de s'occuper de soins de santé et de services sociaux, a conservé sur elle, comme sur ses consœurs, des informations personnelles et professionnelles²⁵. Ces données prosopographiques, croisées les unes avec les autres, permettent de dégager les caractères communs

22. Gail Cuthbert BRANDT, Naomi BLACK, Paula BOURNE et Magda FAHRNI (dir.), *Canadian Women. A History*, Toronto, Nelson, 2011, p. 5.

23. A. CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot*, p. 8.

24. Sa demande d'admission au postulat, deux demandes de renouvellement de vœux temporaires, sa demande pour ses vœux perpétuels, une lettre de remerciements à la supérieure générale à l'occasion du décès de son frère Aquila Saint-Jacques en Saskatchewan en 1964 et pour lequel une délégation de sœurs de l'Ouest s'était rendue en son nom puisqu'elle vivait désormais à la maison mère, et une courte description de ce qu'elle est prête à faire dans le contexte du renouvellement du concile Vatican II.

25. Archives des Sœurs grises de Montréal (désormais ASGM), Dossier personnel, Sœur Reine Saint-Jacques, lettre, 13 août 1920.

propres à ce groupe de personnes consacrées et d'analyser les modalités de fonctionnement de ses différentes institutions²⁶.

Chacune des institutions et des couvents de la congrégation produit des chroniques, car la préservation de la mémoire se fait pour des raisons historiques, pédagogiques et apologetiques²⁷. L'attention portée à certains itinéraires personnels invite les lectrices à s'attacher à des figures inspirantes. Or, lorsque ces figures ne sont ni la fondatrice, ni les figures historiques de l'autorité, ces expériences de femmes deviennent intrigantes, car ce sont celles de personnes modestes qui ont intégré la tradition du groupe en répétant la routine congréganiste. Leur présence dans les chroniques illustre un rayonnement *ad intra* de la congrégation. C'est ainsi que sœur Saint-Jacques se retrouve évoquée dans les chroniques de la maison générale, celle du provincialat de Saint-Boniface et celles des différentes institutions auxquelles ses obédiences l'ont menée²⁸.

Une sœur et des réseaux

Les données prosopographiques qui nous sont parvenues offrent le portrait d'une femme, qui ayant décidé de « se consacrer entièrement à Dieu », en « mourant au monde²⁹ », n'a pas pris cette décision à la légère.

26. Pour une meilleure compréhension de l'approche prosopographique pour les communautés religieuses au Québec, voir entre autres Jean ROY, « Choristes, converses et angélines : prosopographie des sœurs ursulines de Trois-Rivières, 1697-1961 », dans Marta Dvorak (dir.), *La création biographique / Biographical Creation*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997, p. 261-266; Ollivier HUBERT, « Les bases d'une prosopographie sulpicienne », dans Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert (dir.), *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion, 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, p. 133-154. Notons que les Sœurs grises possédaient quelques écoles aussi.

27. Marie-Élisabeth HENNEAU, « Femmes en quête de rôles dans l'histoire du salut : biographies des religieuses et religieuses biographes », dans Sylvie Steinberg et Jean-Claude Arnould (dir.), *Les femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 219-230; Elizabeth SMYTH, « "Writing Teaches Us our Mysteries": Women Religious Reading and Writing History », dans Beverly Boutilier et Alison Prentice (dir.), *Creating Historical Memory : English-Canadian Women and the Work of History*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1997, p. 101-118.

28. ASGM L107,F,4 Hôpital de Ste-Anne-Rose-du-Lac, Chroniques, 1939-1943 (désormais HSRL); ASGM L052,E,11 Hôpital St-Roch, St-Boniface, Chroniques, 1895-1940 (désormais HSR); ASGM L052,E,9 HSR, 1935-1939; ASGM L052,E,8 HSR, 1933-1935; ASGM L098,F,9 Sanatorium St-Boniface, Chroniques, 1931-1942 (désormais SSB); ASGM L031,J,12 Hôpital St-Boniface, Chroniques, 1924-1942 (désormais HSB); ASGM L031,J,13 HSB, 1943-1952; ASGM L094,G,9 Hôpital St-Joseph, Gravelbourg, Chroniques 1948-1960 (désormais HSJ).

29. ASGM, Lettre de sœur Reine Saint-Jacques, 13 août 1920.

Originaire de Sainte-Scholastique, dans le comté de Deux-Montagnes au Québec, Marie-Reine Saint-Jacques est la quatorzième enfant d'une fratrie en comptant quinze. C'est au moment de ses seize ans que sa famille vend la terre familiale et s'installe à Montréal. Son père, Michel, est identifié comme rentier. Le cas de la famille de Marie-Reine Saint-Jacques s'inscrit parfaitement dans le profil décrit par Lucia Ferretti et sa collaboratrice à propos de celles des Dominicaines de Trois-Rivières : une famille nombreuse, des origines rurales, mais aussi une expérience urbaine avant d'entrer en communauté³⁰. Née en 1890, elle ne manifeste pas un pressant désir d'entrer en communauté dès la fin de ses études à 16 ans. En fait, comme deux de ses sœurs, elle demeure célibataire et continue à vivre chez ses parents. La notice nécrologique de Reine mentionne que « cet intéressant trio installé³¹ » attirait les regards de deux tantes maternelles et de trois cousines entrées chez les Sœurs grises. Il est donc indéniable qu'un processus social est en action et pèse sur sa décision : les valeurs catholiques développées au sein du foyer³² et la construction d'une image positive du don de soi à partir des exemples de la parentèle. Cela amènera « mademoiselle Marie-Reine, aidée en cela de son directeur [de conscience], à se consacrer à Dieu » à partir de ses 27 ans³³. Il est difficile de parler ici d'un idéal de jeunesse, car elle mentionne dans un document officiel que l'idée ne la traversait que depuis quelques années seulement. C'est donc une vocation que l'on peut qualifier de tardive pour l'époque, car les entrées se faisaient en moyenne autour de 21 ans entre 1880 et 1930 dans l'Institut des Sœurs de la charité.

Lorsqu'elle complète le formulaire d'admission chez les Sœurs grises en 1918, elle y mentionne ses tantes, ses cousines ainsi que des connaissances provenant des villages de Sainte-Scholastique et de Saint-Benoît. Le réseau youvillien de sœur Saint-Jacques compte donc des personnes que les alliances matrimoniales et les amitiés avaient habitué à fréquenter et que l'appartenance commune à la même congrégation allait rapprocher. C'est un réseau d'abord plus maternel que paternel. On lui connaît deux tantes maternelles, six cousines maternelles, deux tantes paternelles ainsi qu'une nièce paternelle. Ces données ne surprennent guère et s'inscrivent dans ce que l'historiographie a constaté depuis une trentaine d'années sur

30. Lucia FERRETTI et Chantal BOURASSA, « L'éclosion de la vocation religieuse chez les sœurs dominicaines de Trois-Rivières : pour un complément aux perspectives de l'historiographie récente », *Histoire sociale / Social History*, vol. 36, n° 71 (2003), p. 225-253.

31. ASGM, Notice nécrologique de sœur Marie-Reine Saint-Jacques (dorénavant Notice), maison mère, 1974, p. 9-2.

32. « L'esprit de famille à la fois profondément chrétien était remarquable », ASGM, note de sœur Blanche Labrosse (cousine) sur la famille Saint-Jacques, s.l., s.d., 3 p.

33. Notice, p. 9-2.

le recrutement familial des communautés religieuses³⁴. Or, comme nous le verrons plus loin, ce capital relationnel aura des conséquences directes sur le déploiement ainsi que les expériences professionnelles de sœur Saint-Jacques dans l'Ouest du Canada et nuancera le poids des décisions de la structure congréganiste sur son parcours³⁵.

Selon le registre des professes perpétuelles, au moment où sœur Saint-Jacques entre au postulat, 37 autres femmes posent le même geste à la Maison Mère des Sœurs grises de Montréal et au noviciat de Saint-Boniface³⁶. Elle appartient à la cohorte des 90 femmes qui en étaient à différentes étapes de leur noviciat et qui se joignaient aux 1 114 professes actives dans les différentes provinces canoniques de la congrégation³⁷. Elle est dirigée ensuite vers le Manitoba afin d'y faire son noviciat. Toujours selon le registre des professes perpétuelles, 5 femmes font leur profession temporaire au Manitoba en 1920 alors que selon les *Actes de vêtures et profession* de la Province Saint-Boniface, elles sont plutôt 8 sœurs (19 à Montréal). La différence entre le premier et le second registre s'explique par le fait que le dernier recense toutes les professions temporaires, que les femmes soient sorties de la communauté avant de faire leur profession perpétuelle ou qu'elles soient devenues professes perpétuelles³⁸. Le registre des professes, les statistiques et les rapports internes de la Province de Saint-Boniface ne permettent pas de savoir combien de sœurs du Québec ont été envoyées au Manitoba en 1920, mais on peut se douter que l'année n'était pas particulièrement bonne sur le plan du recrutement local, car la chronique provinciale manitobaine mentionne le problème du manque « d'ouvrières pour le champ apostolique de l'ouest ». Seule ou accompagnée par une ou deux compagnes montréalaises, elle passe ses trois années au noviciat de Saint-Boniface et à l'hôpital de la localité tenu par la congrégation. Son noviciat se déroule sans problème et le conseil provincial recommande son admission définitive³⁹. Au moment

34. Voir le quatrième chapitre du livre de Marta DANYLEWYCZ, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises*, Montréal, Boréal, 1988, p. 139-167 ; Gérard BOUCHARD, « Familles à prêtres ? Familles à sœurs ? Parenté et recrutement religieux au Saguenay (1882-1947) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, n° 4 (printemps 1995), p. 483-508 ; Micheline DUMONT, *Les religieuses sont-elles féministes ?* Montréal, Bellarmin, 1995, p. 47-54.

35. Claire LEMERCIER, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 52, n° 2 (avril-juin 2005), p. 88-112.

36. ASGM, *Professes perpétuelles*, Volume 2, 1920-1955, s.p.

37. ASGM, *Bottins-statistiques, 1841-2018*. Entre 1890 et 1925, 83 femmes entraient en moyenne au noviciat annuellement. Le calcul s'est fait à partir de 1890, car c'est seulement après cette date que les novices et les postulantes sont distinguées dans les statistiques de la congrégation.

38. ASGM, P01,K,2,1,03, *Actes de vêtures et profession*.

39. ASGM, recommandation de sœur Marie-Reine Saint-Jacques aux vœux perpétuels, 6 avril 1923.

de sa profession perpétuelle en 1923, elle retourne à Montréal et se joint à 29 compagnes à la chapelle de la maison mère, puis elle quitte pour le Manitoba⁴⁰. Elle ne reviendra qu'une décennie plus tard.

Les Sœurs grises dans l'Ouest et dans un régime d'historicité propre

Sœur Saint-Jacques appartient à l'une des congrégations catholiques qui déploie le plus d'efforts pour mettre en place des institutions de santé⁴¹ et de contrôle social⁴² dans l'Ouest. Loin de n'être que les auxiliaires des Oblats⁴³, ces femmes consacrées ambitionnent, à travers leurs actions, de marquer les esprits et les corps à travers les institutions qu'elles fondent et qu'elles dotent⁴⁴. La formation acquise au noviciat avant Vatican II ancre chez toutes les religieuses l'importance d'œuvrer à son salut personnel,

40. ASGM, Annales, 1924, p. 1.

41. Marie LEMIRE, sgm, «Regards sur les soins de santé dans les Territoires du Nord-Ouest, 1867-1967», dans Raymond Huel (dir.), *Western Oblate Studies / Études oblates de l'ouest 3. Actes du troisième colloque sur l'histoire des Oblats dans l'Ouest et le Nord canadiens / Proceedings of the third symposium on the history of the Oblates in Western and Northern Canada, Faculté Saint-Jean, Edmonton, 14-15 mai 1993*, Edmonton, Western Canadian Publishers, 1994, p. 75-90.

42. Micheline DUMONT, «Des garderies au 19^e siècle : les salles d'asile des Sœurs Grises de Montréal», dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont (dir.), *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 261-285 ; Marie-Christine GIROUX, «Accueillir, vêtir, nourrir, instruire, éduquer et soigner : la protection de l'enfance à l'hospice Saint-Joseph des Sœurs Grises de Montréal (1854-1911)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 65, n^o 2-3 (automne 2011-hiver 2012), p. 153-178.

43. Marta McCARTHY, *From the Great River to the Ends of the Earth. Oblate Missions to the Déné, 1847-1921*, Edmonton, University of Alberta Press, 1995 ; Raymond HUEL, *Proclaiming the Gospel to the Indians and the Métis*, Edmonton, University of Alberta Press, 1996 ; Carole BOILY, «Les sœurs grises et les oblates : 154 ans de collaboration», dans Raymond Huel et Gilles Lesage (dir.), *Western Oblate Studies / Études oblates de l'ouest 5. Actes du cinquième colloque sur l'histoire des Oblats dans l'Ouest et le Nord canadiens / Proceedings of the fifth symposium on the history of the Oblates in Western and Northern Canada*, Centre culturel franco-manitobain, Winnipeg, 27-29 mai 1999, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2000, p. 93-110.

44. Pauline PAUL, «The Contribution of the Grey Nuns to the Development of Nursing in Canada: Historiographical Issues», *Canadian Bulletin of Medical History / Bulletin canadien d'histoire médicale*, vol. 11 (1994), p. 207-217 et «Les congrégations religieuses soignantes : une présence remarquable dans l'Ouest canadien», dans Christina Bates, Dianne Dodd et Nicole Rousseau (dir.), *Sans frontières. Quatre siècles de soins infirmiers canadiens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2005, p. 125-138 ; Aline CHARLES et François GUÉRARD, «Les religieuses hospitalières du Québec au XX^e siècle : une main-d'œuvre active à l'échelle internationale», dans Marie-Claude Thifault (dir.), *L'incontournable caste des femmes : histoire des services de santé au Québec et au Canada*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2012, p. 79-102.

mais aussi à celui des malades. Chaque communauté locale devient un pôle missionnaire de l'expansion de cette Église et un lieu d'attente de la parousie, le retour du Christ sur la terre. Le temps vécu par les religieuses est donc profondément marqué par cette dimension salvatrice et il ne faut pas se surprendre que les chroniques et les récits qu'elles conçoivent se basent sur un régime d'historicité religieux plutôt que laïque.

En effet, dans les chroniques des sœurs, les événements sont rapportés sur la base du calendrier liturgique et des références constantes à la vie consacrée. La réactualisation du cycle sacré revêt une sorte de fonction coutumière qui colore l'histoire des établissements des Sœurs de la charité. Ce « temps catholique » s'inscrit dans la pluralité de ces historicités dans lesquelles les « communautés humaines vivent leurs rapports au temps et ont pensé les divers découpages du temps à partir d'un certain nombre d'invariants et de catégories transcendantales⁴⁵ ». Ainsi, les mentions dans les chroniques de la participation annuelle à une retraite, aux grandes cérémonies de Pâques, de Noël ainsi que les fêtes calendaires propres à la congrégation rythment le reste des activités qui deviennent presque secondaires.

Toutefois, les décisions gouvernementales et le contexte socioéconomique de la province nuisent, pour les sœurs, à cette vision d'une cité de Dieu autonome. Les chroniques nous informent ainsi des événements qui peuvent nuire à l'expansion et à la consolidation de l'œuvre des filles de Marguerite d'Youville au Manitoba. Toutefois, on parle ici d'une période plutôt positive pour la congrégation, car presque en parallèle avec la carrière de sœur Saint-Jacques au Manitoba (1920-1950), la législature provinciale verra le Parti *United Farmers* prendre la direction sous le premier ministre John Bracken pendant vingt ans (1922-1943). Celui-ci mettra en place un gouvernement peu dépensier guidé par l'éthique de l'Évangile social. Les choix de l'administration Bracken se confronteront à la grave crise économique des années 1930 et à une sécheresse majeure. La gestion privée (et payante) des frais de santé par les religieuses sera soutenue par des investissements étatiques ponctuels et des versements limités pour chaque malade, la gratuité du travail des religieuses compensant le plus souvent le coût des employés laïques⁴⁶. C'est donc dans ce contexte que sœur Saint-Jacques agira comme infirmière dans la Prairie manitobaine.

45. F. DOSSE, *Le pari biographique*, p. 382.

46. Le gouvernement maintiendra des normes de contrôle sur la formation générale du personnel et sur les niveaux attendus de service dans les hôpitaux.

« Parcourir de longues distances et soulager les pauvres malades⁴⁷ »

Sœur Saint-Jacques laisse peu de traces dans les chroniques durant les onze premières années qu'elle passe à l'hôpital de Saint-Boniface. Elle complète son cursus en nursing en 1925, à l'hôpital même⁴⁸. Elle appartient à cette minorité de femmes qui reçoit une formation professionnelle reconnue grâce aux affiliations universitaires de la congrégation⁴⁹. Comme femme consacrée de son époque, elle accepte ce que la congrégation lui offre comme formation et rien dans son dossier ne laisse penser qu'elle s'en soit plainte, mais rien ne nous permet d'accéder non plus à ce qu'elle en a vraiment conçu. Elle complètera son *postgraduate certificate*⁵⁰ dans le traitement de la tuberculose en 1931 au *Glen Lake Sanatorium* à Oak Terrace, au Minnesota⁵¹, un établissement américain à l'avant-garde du traitement de cette maladie⁵².

À titre de propriétaires et d'administratrices, les Sœurs grises imposent leur vision et leur modèle de gestion des soins. Chaque département ou salle spécialisée se trouve sous la direction d'une religieuse à qui tous les employés laïques sont soumis, y compris les médecins. Cette formation lui offre la possibilité d'exercer son expertise.

Sœur Saint-Jacques connaîtra six obédiences dans l'Ouest, toutes au Manitoba, sauf la dernière qui s'effectuera à Gravelbourg en Saskatchewan. Ce nombre d'obédiences ne révèle rien de particulier. Outre deux longs séjours à l'hôpital de Saint-Boniface, elle se retrouve à son annexe, l'hôpital Saint-Roch, au sanatorium de Saint-Boniface et à l'hôpital de Sainte-Rose-du-Lac. Cette femme ordinaire⁵³ n'est pas insignifiante pour autant⁵⁴, car le cumul de ses formations et de ses expériences professionnelles permet le

47. ASGM, feuillet autobiographique, 1964.

48. Durant les années 1920, plusieurs cours sont donnés à l'Université du Manitoba, mais le gros de la formation se fait à l'hôpital. Sœur Saint-Jacques obtient aussi sa certification manitobaine en 1945, ce qui légalise sa pratique dans toutes les institutions provinciales.

49. Yolande COHEN, « Les Sœurs Grises à l'Université de Montréal, 1923-1947 », *Historical Studies in Education / Revue d'histoire de l'éducation*, vol. 15, n° 2 (automne 2003), p. 273-297; Yolande COHEN, Jacinthe PÉPIN, Esther LAMONTAGNE et André DUQUETTE, *Les sciences infirmières. Genèse d'une discipline*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2002, 331 p.

50. ASGM, Lettre de sœur Sainte-Émilienne, citée dans ChrHSB, 27 septembre 1929.

51. « Sœur Letellier et Saint-Jacques partent pour Minneapolis afin de suivre un cours spécial sur la tuberculose en vue du sanatorium qui ouvrira en 1931 », ASGM, ChrHSB, 13 décembre 1930, vol. 3.

52. Mary KRUGERUD, *Interrupted Lives. The History of Tuberculosis in Minnesota and Glen Lake Sanatorium*, St-Cloud, North Star Press, 2017, 282 p.

53. O. HUBERT, « Les bases d'une prosopographie sulpicienne », p. 154.

54. Patricia SMART, « Écrire la vie d'une femme : le défi de la biographie au féminin », dans Dominique Lafon, Rainier Grutman, Marcel Olscamp et Robert Vigneault (dir.), *Approches de la biographie au Québec*, Montréal, Fides, 2002, p. 108.

déploiement d'une compétence identifiée par les autorités congréganistes, laquelle orientera la suite de son parcours manitobain.

Du Sanatorium de Saint-Boniface à l'Hôpital de Gravelbourg : la construction d'une expérience de femme

Il n'est pas question ici de faire la présentation chronologique et détaillée de toutes les mentions de sœur Saint-Jacques dans chacune des chroniques des institutions pour lesquelles elle a travaillé dans le but de convaincre les lecteurs que cette litanie confirmerait sa valeur comme individu. Au-delà des anecdotes, une telle démarche est inutile. Il est plutôt intéressant de considérer le genre de mention qui est faite afin de l'inscrire dans le continuum de l'œuvre globale des Sœurs grises et de faire ressortir la signification historique de sa vie. Son passage au sanatorium permet justement d'en saisir certains aspects.

Le Manitoba ne possédait qu'une seule autre institution dédiée aux tuberculeux, mais elle était protestante. À la fois affirmation identitaire et projet apostolique, le dessein du sanatorium s'inscrit dans le plan plus large de l'élaboration d'un réseau dense d'institutions catholiques aux fins de la protection des valeurs de la communauté croyante (particulièrement celles des francophones de la province). Comme la congrégation assumait les coûts de construction de l'édifice, le gouvernement provincial de Bracken agréa le projet qui fut inauguré en 1931 dans le secteur Saint-Vital, à proximité de Saint-Boniface.

Neuf religieuses dont sœur Saint-Jacques forment le noyau de fondation de l'institution. Dans les chroniques des Sœurs grises et dans la littérature religieuse en général, ce type d'action n'est pas banal. En effet, l'imaginaire chrétien retrace dans chacune des nouvelles œuvres un lien avec les origines. Cette réactualisation des débuts (la prise en charge de l'Hôpital général par Marguerite d'Youville, la fondation de l'Institut des Sœurs de la charité ou les débuts de la mission manitobaine en 1844) vise à revaloriser la dimension proprement héroïque d'une telle action et son fondement religieux. Les fondatrices d'une œuvre, guidées par les constitutions, les règles et la spiritualité de l'institut, sont habitées par une espèce de mystique d'abandon à la volonté de Dieu, avec parfois en filigrane le rêve obscur d'une fin en martyr. Certes, aussi précaires que soient les conditions de vie dans le Manitoba des années 1930, elles n'ont plus rien à voir avec celles qui prévalaient avec celles du début de l'œuvre, mais l'esprit persiste⁵⁵.

55. Estelle MITCHELL, sgm, *Les Sœurs Grises de Montréal à la Rivière Rouge, 1844-1984*, Montréal, Méridien, 1984, p. 23-38 et 229 et *supra*.

Aux yeux des sœurs, les fondatrices sont des femmes dignes choisies pour leurs vertus.

Comme l'autre religieuse formée dans le traitement de la tuberculose, sœur Rose Letellier, est nommée supérieure de l'établissement et que ses fonctions lui imposent davantage de gestion et d'administration au quotidien, sœur Saint-Jacques devient la référence sur le plan du traitement des tuberculeux dans l'établissement. Une sœur formée à grand prix doit pouvoir communiquer ses acquis. Les autres religieuses, les infirmières laïques et même les novices reçoivent ses conseils. La notice nécrologique de sœur Saint-Jacques rapporte que si la religieuse était «très compétente, consciencieuse et exigeante pour elle-même, elle l'était aussi pour les autres, ce qui n'allait pas sans larmes, surtout pour les étudiantes qu'elle voulait former dans les plus brefs délais. C'était une ombre dans un beau tableau⁵⁶». Que nous dit une telle phrase ? Le «contrôle» par les sœurs formées n'implique pas nécessairement les qualités pédagogiques et psychologiques espérées dans la transmission des savoirs et des compétences. La notice précise plus loin que ce «travail est, par sa nature, très stressant ; ce poids était encore augmenté par le perfectionnisme de sœur Saint-Jacques qui souffrait de troubles digestifs sérieux par suite de ce surcroît d'inquiétude⁵⁷». On comprend donc qu'elle n'est pas à l'aise dans ce rôle. Une réorientation est envisagée.

Une veilleuse

Le coutumier des Sœurs grises présentent les tâches des infirmières de nuit, appelées « veilleuses », comme suit :

Elles noteront fidèlement les feuilles d'observations selon l'ordre indiqué dans les hôpitaux. Tenues de surveiller les personnes qui, en certains établissements considérables, partagent les veilles, elles ne sauraient apporter trop d'attention et de diligence pour que les malades aient tous les soins voulus et que le bon ordre règne partout⁵⁸.

De nature nerveuse, sœur Saint-Jacques trouve dans la fonction de nuit le cadre qui lui convient parfaitement. Cette décision individuelle n'a pas, sur le fonctionnement de la congrégation, un impact majeur, mais offre à sœur Saint-Jacques de nouvelles possibilités. Or ce choix s'avère particulièrement stratégique et dynamique pour les deux petites institutions pour lesquelles elle œuvra. Comme veilleuse, elle profite d'une autonomie personnelle plus large. Pourtant, on ne parle pas ici de périodes de tout repos, car les

56. ASGM, Notice, p. 9.4.

57. ASGM, Notice, p. 9.4.

58. *Coutumier* (1934), p. 130.

effectifs médicaux sont maintenus au minimum, ce qui implique souvent des surcharges. Ainsi, la chronique de Sainte-Rose-du-Lac rapporte :

Notre sœur Saint-Jacques a été bien occupée aussi elle est très fatiguée ce matin, mais joyeuse. Aujourd'hui c'est le devoir de nuit qui admet tous les patients. Notre sœur Saint-Jacques ayant eu une nuit très mouvementée se hâte de se retirer ce matin pour refaire ses forces et se dépenser à nouveau auprès de nos chères malades qui sont en grand nombre surtout des cas de pneumonie⁵⁹.

Une hausse des hospitalisations apporte des revenus supplémentaires, la possibilité de la rentabilisation des installations et l'assurance de l'équilibre budgétaire, ce qui est une préoccupation constante chez les Sœurs grises⁶⁰. Au-delà de l'impact financier des décisions médicales de sœur Saint-Jacques, la chronique souligne un trait qui apparaît alors régulièrement : sa bonne humeur. Est-ce lié à une nature profondément heureuse, à la satisfaction de ses nouvelles fonctions ou à une intégration réussie de cette dimension valorisée dans les constitutions ? C'est probablement un peu de tout. La caractéristique se répète à un tel point dans les textes et durant ses années de service que cela apparaît être une force de sa personnalité reconnue par ses consœurs et les patients⁶¹. En outre, son professionnalisme et sa versatilité sont démontrés. Formée comme infirmière généraliste, spécialiste de la tuberculose, veilleuse, elle devient par la force des choses parturologue à ses heures :

Après une nuit assez tranquille, notre chère veilleuse voit venir des yeux de feu qui lui amènent une petite patiente souffrante de douleurs abdominales, elle la met au lit et la soigna, si bien que la petite s'endormit. Notre sœur était heureuse d'avoir ainsi sauvé quelques heures de sommeil à notre dévoué docteur qui travaille. Vers 5h40, une autre malade arrive, mais cette fois, sans hésitation, elle fait lever le docteur, car c'est une petite maman qui réclame des soins urgents, quelques minutes plus tard, elle a le bonheur de donner naissance à un enfant. Le tout coïncide avec la sainte messe notre chère veilleuse doit en faire le sacrifice ainsi que de sa communion et elle se retire immédiatement après le déjeuner⁶².

Les chroniques lui donnent régulièrement du « chère veilleuse ». Il ne s'agit pas d'un détail banal, ni d'une habitude d'écriture propre aux chroniques à l'égard de toutes les sœurs, car cette expression n'est utilisée de manière aussi générale que pour celles qui exercent l'autorité. Les autres

59. ASGM, ChrHSRL, 26 avril 1940.

60. Le souci de pouvoir verser les salaires aux employés est présent dans les différentes chroniques de la congrégation.

61. Lors de ses déplacements à la suite des obédiences, on note avec tristesse son départ : ChrHSR : « Notre chère sœur Saint-Jacques part ce matin. Nous voyons partir avec regret cette compagne gaie et aimable », 29 avril 1939 ; ChrHSRL : « départ trop rapide de notre chère veilleuse, une compagne inspirante », 27 octobre 1940.

62. ChrSRL, 29 avril 1940.

religieuses ne sont le plus souvent mentionnées que nominalement. Il y a donc là quelque chose comme une personnalité qui transcende le quotidien, mais sans désir de paraître, ce qui en fait au sein de la petite communauté manitobaine, un cas. Sa vie n'est peut-être pas son œuvre, mais ses actions marquent sa vie, celle de ses patients et elle reçoit l'approbation des autres sœurs⁶³, car tout cela est soutenu par une foi qui apparaît profonde.

Une femme consacrée

L'historiographie des dernières décennies a souligné la dimension proprement sociologique de plusieurs vocations féminines⁶⁴. Cette dimension fait désormais largement consensus chez les historiens. Il ne faut toutefois pas nier pour autant la hauteur du spirituel dans les convictions et le travail des sœurs apostoliques. Ici, l'approche biographique peut nous en apprendre davantage que le traitement prosopographique. Les mentions distinctes portant sur les dévotions, les habitudes et la fréquentation des événements du calendrier religieux nous éclairent sur leur vie spirituelle et nous permettent d'approcher les sentiments religieux et les émotions qui les habitent. Le défi est bien sûr de départager ce qui appartient au comportement collectif des Sœurs grises et ce qui relève de sœur Saint-Jacques et aussi de garder en mémoire qu'une part d'ombre subsiste sur ce qui pourrait représenter le volet plus complexe des questionnements face aux actions de l'Église. À ce chapitre, les chroniques ne nous livrent guère d'exemples⁶⁵. On lui connaît un attachement sincère au Saint-Sacrement, au Sacré-Cœur de Jésus et à la beauté des lieux de culte. Ses initiatives comme décoratrice de la chapelle⁶⁶ se poursuivront au Manitoba : « Quelle surprise ! La chapelle est décorée de guirlandes de fleurs déposées avec discrétion par notre chère veilleuse⁶⁷. »

Les notations éparses permettent aussi de se faire une certaine idée de ses habitudes et de sa sensibilité qui partage des traits avec celle de son groupe émotionnel qui est sa communauté et qui impose son propre régime à ce chapitre⁶⁸. On peut toutefois déceler aussi les particularités de sa foi.

63. Je paraphrase ici le titre de l'article de Lucie Robert, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3 (septembre-décembre 2003), p. 433-453.

64. M. DANYLEWYCZ, *Profession : religieuse*; M. DUMONT, *Les religieuses sont-elles féministes ?*

65. Les chroniques sont discrètes sur les sœurs, mais pas sur les employés laïques ou des patients chez qui on note les écarts ou à qui on reproche la tiédeur des dévotions.

66. ASGM, [Rapport de] Ph. Chiron, prêtre, aumônier du noviciat, 13 août 1920; ChrHSB, 1^{er} avril 1923; ChrSSB, 6 novembre 1931 ChrSSB, 4 août 1939.

67. ASGM, ChrHSR, 8 mai 1935.

68. William M. REDDY, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 380 p.

Lorsque, par exemple, la chroniqueuse souligne le début d'une période de trois jours de récollection sur la rénovation des vœux, le texte vise surtout à transmettre les émotions vécues dans ce cadre, car les vœux sont une voie royale pour le salut de chacune des religieuses. Le rendu des sentiments est donc important et attendu par les lectrices. Or, à cette occasion, la chronique relate que sœur Saint-Jacques a démontré plus d'intensité que les autres sœurs dans l'expression de certaines émotions. En effet, la pensée d'être parmi les premières à renouveler ses vœux au sanatorium la trouble⁶⁹. Des larmes coulent-elles ? Des paroles de joies sont-elles prononcées ? La chronique ne le précise pas, mais le fait que la réaction de sœur Saint-Jacques soit soulignée plutôt que celle du groupe atteste qu'elle a mieux que quiconque su saisir, à ce moment précis, le sens aigu de l'historicité de la mission et de cette manière partagée de vivre.

Quelques années plus tard, on la mentionne à l'occasion des festivités pascales en contemplation devant le Saint-Sacrement, ce qui confirme les observations faites lors de son noviciat⁷⁰. Cette constatation se répète deux autres fois dans des obédiences différentes. La lecture serrée des chroniques permet bien de croiser les mentions d'autres religieuses dans des situations similaires, mais elles ne sont pas courantes. On souligne aussi son enthousiasme à partir en retraite et son souci de partager à son retour les bénéfices encourus à cette occasion. Elle semble donc vivre avec intensité sa foi et porter en elle une ferveur religieuse animée davantage par une piété qui mérite d'être exemplifiée. Sa « renommée » n'est pas celle d'une sainte, mais celle d'une sœur qui incarne les processus collectifs espérés par le groupe. Il faut réfléchir aussi au fait que les autorités de la communauté la délèguent régulièrement à la cathédrale de Saint-Boniface afin de participer à la vie religieuse locale ou lors des fêtes ou des processions (comme celle de la Fête-Dieu). On peut penser qu'elle offre l'image attendue d'une religieuse qui équilibre les deux dimensions de sa vie, le travail missionnaire et la contemplation, et ce qu'elle incarne est susceptible d'inspirer les croyants.

Identité et réseau

Les Sœurs grises sont profondément enracinées dans leurs origines montréalaises. Malgré le développement des œuvres et des vocations dans l'Ouest, la majorité des religieuses qui se retrouvent au Manitoba proviennent du Québec. Pour plusieurs, le Manitoba demeure « un pays nouveau⁷¹ » ou

69. ASGM, ChrSSB, 21 novembre 1931.

70. ASGM, « Sœur Saint-Jacques va faire une heure d'adoration devant le saint sacrement avant de suivre la procession », ChrHSR, 30 avril 1935.

71. ASGM, « Historique de la naissance de l'hôpital », ChrHSRL, 5 janvier 1938.

une «terre de mission⁷²». «La patrie, c'est Montréal⁷³» et le «cher chez nous» de plusieurs chroniques sont symptomatiques d'un attachement viscéral, parfois mélancolique, qui s'explique par la rareté des allers-retours. Dans le cas de sœur Reine, outre ses vœux perpétuels en début de carrière, elle ne retourne que deux fois à Montréal, soit une fois à tous les dix ans avant son retour définitif en 1950. Les chroniques mentionnent les arrivées des religieuses montréalaises et les visites de personnages importants comme le cardinal Villeneuve de Québec⁷⁴ ou le chanoine Lionel Groulx qui vient prononcer des conférences⁷⁵. Les technologies rapprochent aussi le Québec des Sœurs grises manitobaines. Grâce à la radio, le pèlerinage de Sainte-Anne-de-Beaupré est vécu en direct : «En entendant les cloches sonner, les sœurs québécoises eurent la nostalgie de chez nous⁷⁶.» Deux ans plus tard, c'est la grande messe du congrès eucharistique de Québec qui est retransmise et l'émotion est palpable chez toutes celles qui écoutent⁷⁷. Il faut dire aussi que la question de la langue occupe une place particulière. Toutes les religieuses prennent conscience de la domination de l'anglais dans l'Ouest. Des recrues irlandaises, polonaises et ukrainiennes joignent les rangs des Sœurs grises, mais cette communauté demeure d'abord canadienne-française. Les discours des élites clérico-nationalistes résonnent particulièrement chez elles, car la précarité de la langue y est palpable : lors de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, une chroniqueuse s'épanche : «prions pour notre chère nation qui semble, hélas !, s'anglifier [*sic*] de plus en plus. Et avec notre langue, c'est la foi qui s'éteint⁷⁸.» Il ne faut donc pas s'étonner si sœur Saint-Jacques reprend constamment les futures infirmières à user du bon vocabulaire concernant les traitements, les objets et leur état de santé. Elle le voit comme une responsabilité⁷⁹.

Contrairement à plusieurs autres Sœurs grises, sœur Reine compte sur la présence de certains membres de sa famille dans la province voisine de Saskatchewan et surtout sur son réseau familial au sein de la congrégation. Son attachement est indéniable. Elle bénéficie du fait que sa cousine Blanche Labrosse occupe différents postes importants au sein de la province

72. ASGM, «Historique de la naissance de l'hôpital», ChrHSRL, 5 janvier 1938.

73. ASGM, ChrHSB, 2 juillet 1934 : «Nous recevons le billet mortuaire de sœur Bonneau considérée dans la ville de Montréal, notre patrie, comme la 2^e providence des pauvres».

74. ASGM, ChrHSR, 26 janvier 1936.

75. Lionel GROULX, *Mes mémoires*, tome IV, Montréal, Fides, 1974, p. 134-139.

76. ASGM, ChrSSB, 26 janvier 1936.

77. ASGM, ChrHSR, 26 juin 1938.

78. ASGM, ChrSSB, 24 juin 1936.

79. ASGM, ChrHSRL, 1^{er} octobre 1940.

manitobaine⁸⁰. Sœur Reine appartient toujours aux délégations qui la visitent à l'occasion de son anniversaire. De même, comme maîtresse des novices, sœur Labrosse se permet des visites auprès de sa cousine Saint-Jacques à un rythme qui va bien au-delà des hasards et des fonctions officielles. Comme un de ses neveux est aussi oblat dans l'Ouest, elle bénéficie aussi de sa présence. Cette vie mondaine liée à un réseau familial et religieux, plus rare pour la majorité des sœurs, lui offre donc un équilibre affectif et lui permet indéniablement de passer à travers les différentes missions et de vivre sur une base plus régulière que d'autres compagnes des ruptures dans le temps religieux et la routine organisationnelle. Il n'est pas inutile de mentionner que l'influence de ce réseau familial se poursuit à son retour à Montréal, car elle est nommée grâce à sa cousine à un poste aux finances à l'hôpital Maisonneuve⁸¹. De plus, jusqu'à son décès en 1974 à la maison mère de Montréal, elle comptera sur la présence sur place de ses deux sœurs célibataires⁸².

Conclusion

Le parcours de sœur Reine Saint-Jacques dans la Prairie manitobaine s'inscrit dans l'histoire collective des Sœurs grises. La congrégation regroupe une pléiade de femmes qui disposent chacune de pouvoirs et de qualités qui sont, somme toute, limités. La collaboration inscrite dans l'action collective et le partage des expériences de femmes leur permet, à la fois sur le plan individuel et collectif, de gagner en force et en influence. Ainsi, on peut dire que l'appartenance commune transcende les faiblesses individuelles. La trajectoire de sœur Saint-Jacques se fait durant une période de développement et de consolidation des soins de santé au Manitoba, mais aussi au sein des œuvres de la congrégation. L'histoire de cette femme se déroule largement avant les réformes du concile Vatican II. Ce récit au singulier permet d'illuminer certains aspects du cheminement d'une «sœur normale», sans poste d'autorité, qui a persévéré pendant 55 ans de vie religieuse.

À la lumière de tout cela, une telle biographie par le bas permet-elle, sur le plan scientifique, d'apporter quelque chose d'important au niveau de l'histoire globale des Sœurs grises ou du développement du réseau de la

80. Outre différents supérieurs de maisons, elle est maîtresse des novices au Manitoba de 1935 à 1937, supérieure provinciale, de 1937 à 1940 et 4^e assistante générale de 1940 à 1943.

81. «Arrivée de sœur Reine Saint-Jacques comme économiste», ASGM, Chroniques de l'hôpital Maisonneuve, 1^{er} septembre 1954.

82. ASGM, L111,C,1,1, *Foyer St-Mathieu – Listes de pensionnaires, 1947-1972*. Ses sœurs, Léontine et Béatrice Saint-Jacques, devinrent pensionnaires à la maison mère à une date indéterminée.

santé au Manitoba ? Contrairement à la prosopographie, une approche comme celle-ci souligne quelques traits des habitus d'une personne qui, autrement, serait demeurée ignorée. Une étude de cas humanise aussi le devenir collectif au-delà des strictes obédiences à travers les choix, les actions, les décisions d'une personne. Les chroniques sont révélatrices à maints égards, mais nous sommes toutefois tributaires des choix des rédactrices. Tout n'y est pas dit et les limites sont vites atteintes. Un tel cas-type ne glane pas suffisamment d'éléments pour pouvoir clairement traduire le développement de la congrégation, mais assurément, il permet un dialogue entre le global et le particulier.

L'essor du système de santé au Manitoba ne dépendait pas plus de ses décisions que de ses actions. Il y a là des forces plus importantes que sont le gouvernement provincial et celui de sa congrégation. Malgré de nombreux flous, sa singularité se détache par la reconnaissance de son travail et de son attitude chez ses pairs et sa famille. À la hauteur de ses responsabilités et de sa capacité de représenter et d'incarner une manière de soigner les corps et les âmes, elle a exercé sa fonction avec conviction et professionnalisme. Son intimité ou sa vie privée demeure largement cachées. Une aporie majeure qui résiste aussi à toute tentative de réponse est de mesurer l'attachement réel des religieuses aux lieux de mission auxquels elles ont été assignées. Sœur Saint-Jacques s'est-elle sentie à un moment ou un autre franco-manitobaine de cœur ? Difficile de le dire. Elle a toutefois une conscience certaine de la précarité de la petite communauté francophone et de l'impact réel de son déploiement dans le système de santé manitobain.

J'aurais bien pu, par l'écriture, lui donner plus d'importance, lui donner de « l'héroïne inconnue », mais c'est inutile. Son destin s'inscrit dans celui d'un groupe de femmes consacrées d'origine canadienne-française et les traits de joie et de foi qui traversent les chroniques permettent de saisir certaines facettes de sa personnalité, mais il ne faut pas en tirer des conclusions erronées, car après tout, des infirmières besogneuses, positives et heureuses, il y en a eu d'autres, religieuses ou laïques.

Comme historien, parce que je voulais faire ressortir son parcours, j'ai été attentif à tout ce qu'elle faisait et il n'est pas impossible que j'aie parfois sur-analysé certains aspects. Carlo Ginzburg rappelle que chacune des traces découvertes sont positives, car même rares et limitées, elles permettent de saisir une réalité plus profonde qui mène à la reconstitution d'une trame cohérente sur cette vie⁸³.

83. Ivan JABLONKA, « Écrire l'histoire de ses proches », *Le Genre humain*, vol. 52, n° 1, 2012, p. 35-59.

Il reste tout de même quelque chose, c'est ce qu'Yvan Lamonde a appelé la spirale de la sociabilité⁸⁴. Avec le cas de sœur Saint-Jacques, j'ai traité de certains aspects, souligné ce qui semble les accents propres à son parcours, mais ces éléments gagnent en valeur avec la mise en perspective des réseaux de sœur Saint-Jacques. Le réseau des sœurs expatriées montréalaises au Manitoba, celui des collaboratrices dans les hôpitaux, celui des communautés locales de Sœurs grises, le réseau familial largement maternel inséré au sein de la congrégation, qui lui a fourni certaines opportunités d'avancement et dans un quotidien éloigné de ses racines montréalaises, une présence familiale, à travers les expatriés dans la province voisine de Saskatchewan, réseau avec lequel elle entretient des relations jusqu'à sa mort. Il y a là un angle à explorer davantage sur le plan des biographies religieuses. Au final, le plaisir de découvrir une lointaine parente et celui de lui redonner une voix momentanément grâce à l'essai historique démontrent à quel point l'écriture biographique n'est finalement qu'un point de vue partiel et un choix...d'historien.

84. Yvan LAMONDE, «Problèmes et plaisirs de la biographie», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 1, 2000, p. 93.